

Antoine Piazza

# Le chiffre des sœurs

l  
a  
b  
r  
u  
n  
e

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

De 1906 à 1999, Antoine Piazza balaie un siècle de la vie d'une famille, la sienne, et au travers de son histoire personnelle, c'est un portrait de la France qu'il dessine. Le «chiffre», c'est en broderie un assemblage de lettres, comme sont entrelacés les destins des quatre sœurs, pivot de cette chronique familiale. Tantes de l'auteur, elles sont nées dans le premier quart du siècle et sont représentatives d'une petite bourgeoisie provinciale. Femmes redoutables, excessives, mais aussi fascinantes, qu'il peint avec minutie et ironie. Secrets et petits scandales, revues pétainistes et bons mots d'enfant : voici le geste d'une famille française, aux portraits nombreux et truculents, qu'Antoine Piazza sait faire remonter de sa mémoire avec *maestria*, et à laquelle les lecteurs vont s'identifier. Une nouvelle fois, cet auteur utilise un matériau personnel et le transfigure en matière romanesque, à la façon de *Ronces*, son livre le plus remarqué...

## **ANTOINE PIAZZA**

Après *Les ronces*, *La route de Tassiga* et *Un voyage au Japon*, Antoine Piazza poursuit avec *Le chiffre des soeurs* une oeuvre singulière nourrie de son histoire personnelle et nous aspire dans ces scènes à l'ironie mordante, temps retrouvé d'une France disparue.

### **Du même auteur**

*Roman fleuve* - Rouergue, la brune, 1999, folio n° 3553.

*Mougaburu* - Rouergue, la brune, 2001.

*Les ronces* - Rouergue, la brune, 2006, Babel n° 904.

*La route de Tassiga* - Rouergue, la brune, 2008, Babel n° 992.

*Un voyage au Japon* - Rouergue, la brune, 2010.

© Éditions du Rouergue, 2012

ISBN 978-2-8126-0364-8

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)



Antoine Piazza

## Le chiffre des sœurs

—l  
—a  
—b  
—r  
—u  
—n  
—e



*Sur le linge ces fleurs  
Formaient des lacs d'amour, et le chiffre des sœurs.*  
La Fontaine,  
Contes.





**1**  
**Nice, 1999**

Un homme en costume gris bleu traversa la rotonde du funérarium et vint à notre rencontre. Nous avions quelques minutes, mon cousin et moi, pour nous recueillir devant notre tante, après quoi une équipe allait fermer le cercueil. L'homme se tenait respectueusement à l'écart, parlait avec application et plaçait des silences entre chacune de ses phrases. Je ne pouvais détacher mon regard de son nez, un nez de cirrhotique, énorme, sanguin, magnifique au milieu d'un visage glabre. Comment un ordonnateur de pompes funèbres officiait-il avec un tel nez ? Pourquoi avait-il été choisi, lui plutôt qu'un autre, pour se présenter aux gens, avec son petit discours et son air contrarié ? Il marcha devant nous comme un maître d'hôtel qui conduit des invités à leur table, s'arrêta non loin du cercueil ouvert et laissa notre oncle et notre tante Angèle, les deux survivants d'une fratrie de huit, s'approcher de nous. Je m'étais penché sur ma tante Alice avec cette appréhension du vide contemplé depuis la vitre d'un téléphérique ou le

sommet d'une tour. Alice était un peu à l'étroit dans la boîte que les menuisiers avaient découpée sur ses mesures, mais la toilette mortuaire avait été faite avec soin et la vieille femme allongée sous mes yeux semblait rajeunie et reposée, malgré une marque qui apparaissait sur la figure. Mon oncle se glissa derrière moi pour m'expliquer que les employés des pompes funèbres s'étaient succédé sur la dépouille afin de remettre en place la mâchoire qui s'était inexplicablement décrochée. Il cherchait ses mots. Peut-être n'osait-il pas me dire que, pendant sa dernière nuit, au moment de mourir, Alice avait poussé le cri qu'elle retenait depuis longtemps, un seul cri, trop faible pour réveiller Angèle qui occupait la chambre voisine et lui-même qui couchait sur le canapé du salon. Sur un signe de leur chef, quatre hommes en costume gris bleu visèrent le couvercle et portèrent le cercueil jusqu'au fourgon garé devant l'entrée. L'ordonnateur aborda mon oncle et, à voix basse, avec le même ton, les mêmes précautions entrecoupées de silences dont il avait usé pour nous accueillir, mon cousin et moi, lui indiqua un snack proche du funérarium en précisant que nous avions tout notre temps, qu'ici, à Nice, les offices religieux ne commençaient jamais à l'heure.

Le snack se trouvait à côté d'un supermarché dont le toit s'était écroulé sur ses clients, quelques mois plus tôt, à une heure d'affluence, et avait fait des victimes. Mon cousin et mon oncle parlèrent de la catastrophe pour distraire ma tante. Tous ces morts, disaient-ils d'une voix monotone, si l'on s'attendait à mourir quand on fait tranquillement ses courses... Mme Guerrand, la belle-mère de mon cousin, habitait dans le quartier et se rendait souvent dans ce supermarché... Ma tante ne répondait pas. Elle s'était laissé conduire sans dire un mot. Elle ne donnait pas l'impression d'être entourée, consolée,

par son frère et ses neveux, mais d'avoir été enlevée par eux, placée contre la vitre, près des passants qui ne la voyaient pas. Tout, dans ce snack, paraissait exigu, fragile, bancal : les tables, les verres, les assiettes, les portes. Les gens entraient pour acheter des cigarettes, pour prendre l'apéritif au comptoir. Des courants d'air humides et froids entraient avec eux et la conversation entre le patron et ses habitués se faisait à distance, nourrie par des éclats de voix, des rires. C'était sans doute le pire endroit pour déjeuner ce jour-là mais personne ne proposa de partir. Mon oncle, qui n'avait rien pris depuis la veille et mon cousin, qui n'avait bu qu'un café d'aire d'autoroute, incitaient Angèle à manger. Le plat du jour était une sorte de daube servie avec des frites. Angèle était en face de moi, son visage à quelques centimètres du mien. En promenant sa fourchette sur l'assiette, elle avait ramassé un peu de nourriture. Je surveillais avec inquiétude la viande à peine mâchée que retenaient ses dents. Je me demandais quelle opération mystérieuse engageait le tout dans son ventre plutôt que sur la table, pourquoi, alors qu'elle n'avait pas faim, ma tante s'obstinait-elle à manger. Comme je ne disais rien, mon oncle revint sur la catastrophe du supermarché, sur Mme Guerrand qui était malade et alitée le jour du drame, une véritable miraculée. Il voulait s'assurer qu'Angèle entendait encore, qu'elle n'allait pas s'effondrer. À son tour, mon cousin évoqua les retrouvailles tardives de nos deux tantes, scellées par vingt ans de vie commune. La cadette des quatre sœurs et la benjamine se connaissaient peu à cause des dix années de différence qui les avaient empêchées de vivre la même enfance, à cause de l'armée, et de l'Église, auxquelles l'une et l'autre avaient donné la moitié de leur vie. Elles avaient quitté la maison des parents au tout début de l'âge adulte,

pour devenir infirmière militaire et religieuse, parce que le traitement de professeur de lycée de mon grand-père n'était rien sitôt que dix personnes vivaient avec. En parcourant les colonies à la suite du général de Lattre de Tassigny ou en restant enfermée dans un couvent, elles ne se coupèrent pas simplement de leur famille, elles devinrent étrangères l'une à l'autre. Comme son aînée militaire, retenue dans des garnisons lointaines, la religieuse fut cloîtrée dans des villes inconnues, inaccessibles. Au début, elle ajouta à la contemplation du ciel l'éducation des filles perdues que recueillaient les refuges du Bon Pasteur, ses filles, devait-elle dire plus tard, quand certaines d'entre elles, qui s'étaient émancipées de leur souteneur pour prendre un mari, fonder une famille et oublier le passé, accoururent à Nice, la sachant défroquée, seule et inapte, après le couvent, à remplir le moindre formulaire, à faire un chèque. Les années qui suivirent le temps des filles perdues furent celles de sa gloire. Angèle avait été nommée mère supérieure, à Alençon ou Laval, une de ces villes qu'aucun membre de la famille, fût-il employé de banque ou infirmière militaire, n'avait jamais atteintes. Là, pour la première fois, elle se mit à exister aux yeux d'Annabelle – Nabelle –, l'aînée de mes tantes, et de tous ceux qui n'avaient pas compris qu'une élue de Dieu avait pu s'occuper des femmes de mauvaise vie. Devenue mère supérieure, Angèle était toujours aussi pauvre. Elle n'avait pas de compte en banque, pas d'argent, et les rares effets personnels qu'elle avait arrachés à sa jeunesse étaient restés chez les filles, mais son dénuement extrême ne l'empêchait pas d'être servie comme une reine. J'avais sept ou huit ans quand la mère supérieure se dressa devant moi, dans le vaste salon de sa sœur, à Maillac. Pour attirer le reste de la famille, Nabelle avait couru d'une maison

à une autre, avec le verbe haut du tambour de ville annonçant jadis dans les campagnes la visite exceptionnelle du préfet, de l'impresario proposant à un directeur de cirque Buffalo Bill en personne. Épouse d'un industriel prospère, que la disparition de mes grands-parents avait placée à l'avant de la famille, Nabelle affirmait qu'il était temps, maintenant qu'elle était « servie comme une reine », que la religieuse se montrât dans ses atours immaculés de mère supérieure. Et Angèle fit son apparition dans le salon, debout sur une estrade improvisée pour la circonstance, docile, paralysée comme une mariée le matin de ses noces, quand tourne autour d'elle un couturier armé d'épingles.

Alors que j'essayai de reconnaître dans la vieille femme abattue qui faisait traîner sa fourchette au milieu des morceaux de viande, la statue de cire lisse et exsangue avec des yeux tournés vers le ciel que j'avais découverte autrefois dans le salon de Nabelle, mon oncle et mon cousin reprenaient l'histoire des deux sœurs installées à Nice et qui avaient échappé à l'impécuniosité en unissant le traitement d'assistante sociale de l'ancienne religieuse à la pension de retraite de l'infirmière. Tous deux, qui étaient mes aînés de vingt-cinq et trente-cinq ans, en savaient plus long sur elles que moi. Après une existence vertueuse, Alice et Angèle s'étaient établies loin de Maillac. Les privations de l'enfance, la gêne de l'âge adulte, qu'elles n'avaient pas oubliées, les poussèrent, dans un premier temps par nécessité, ensuite par goût, par habitude, ou par jeu, à marchander le prix des légumes sur le marché, à collectionner les bons de réduction des épiceries. Pendant longtemps, les deux sœurs finirent leurs dimanches à l'aéroport de Nice Côte d'Azur où elles s'emparaient des Caddies à l'usage des bagages que les voyageurs pressés

avaient abandonnés au bout de la salle d'embarquement et les rapportaient au comptoir d'enregistrement où elles libéraient la pièce de dix francs consignée. Elles attendaient la fonte des neiges pour partir en voiture vers les stations de ski de l'arrière-pays et ratissaient le parterre boueux devant les guichets des remontées mécaniques où les skieurs maladroits avaient laissé tomber leur monnaie. Elles amassaient de jolies sommes car, malgré leur âge avancé, les rhumatismes et les infirmités, elles traversaient dix fois les couloirs de l'aérogare, chacune empêtrée de deux Caddies, et il n'y avait pas une guérite au pied des pistes d'Isola 2000 ou d'Auron qui leur avait échappé. Pendant ce temps, les autres membres de la famille se consacraient à de véritables affaires d'argent sans se douter que des jeux ridicules tels que le sauvetage des pièces de dix francs avaient permis aux deux sœurs de revenir à la vie. Jamais, Alice n'eût vécu si âgée sans sa cadette, prévenante et conciliante, qui avait beaucoup appris dans la vie conventuelle et auprès des filles, et, quand tout le monde, dans la famille, eut admis que ces retrouvailles étaient une bonne chose, personne ne se rendit compte que, arrivées à la fin de leur vie et malgré toutes ces manies qui les rendaient grotesques, les deux sœurs s'étaient beaucoup aimées.

L'ordonnateur nous attendait sous le porche de l'église. Pour une fois, murmura-t-il, l'office religieux avait commencé à l'heure, le prêtre ayant plusieurs services funèbres à célébrer dans l'après-midi. L'employé affichait cet air contrarié que motivait peut-être notre retard et qu'il avait déjà affiché le matin, à notre arrivée au funérarium. En réalité, il répétait cette attitude dix fois par jour depuis des années, oubliant le costume froissé, la cravate mal nouée et le nez tubéreux qu'il exhibait dans le même temps. Il ressemblait à ces animaux

savants qui ont appris une pirouette difficile et la refont sans effort au moindre signe de leur maître. Nous avons traversé la nef pour nous asseoir sur le banc réservé aux familles. En regardant autour de moi, je reconnus les personnes âgées qui forment habituellement l'assistance de ce genre de cérémonie, les membres du club de Scrabble, des ateliers de pyrogravure et d'émaux, tous ces surdoués tardifs que fréquentait Alice. Dans les derniers mois de sa vie, entre deux crises d'arthrite, celle-ci avait élaboré avec du rotin, de la dentelle, des fleurs séchées ou des pierreries de fantaisie une quantité d'objets monstrueux qu'Angèle avait empilés dans un placard. En examinant les vingt ou trente personnes qui faisaient l'assemblée j'avais compris que tout le monde était venu pour le premier office et allait repartir après le dernier et que les petits ateliers du quartier n'avaient pas ouvert cet après-midi-là, de la même façon qu'ils n'ouvraient pas les jours d'excursion. Le prêtre bénissait non sans réticence la modeste caisse promise aux flammes du crématorium. Il savait pourtant qu'à Nice, où les vieillards sont nombreux et les cimetières surpeuplés, on brûlait plus de gens qu'ailleurs et que le cercueil importait peu pourvu qu'il fût combustible et qu'il contînt les restes d'une chrétienne. La cérémonie était achevée. Les employés d'une compagnie de pompes funèbres concurrente avaient déposé un autre cercueil sur le parvis et attendaient un signe du prêtre, qui avait traversé la nef, pour entrer dans l'église. Trois femmes, assises derrière nous pendant la messe, étaient sorties pour saluer ma tante et, comme, à cet instant, mon oncle, mon cousin et moi formions une courte colonne de badauds désœuvrés qui se défaisait sur plusieurs mètres, mon oncle, le plus proche d'elles, eut droit à une poignée de main et à quelques mots de condoléances, mon cousin à un mouvement

du menton en guise de salut et moi à un simple regard. Avant de rejoindre l'église, les trois femmes expliquèrent à ma tante qu'une de leurs camarades, une ancienne infirmière, elle aussi, était dans le cercueil que l'on transportait vers l'autel, et que la cérémonie allait commencer. Pendant que ses amies se dirigeaient vers le porche, l'une d'elle colla son visage sur la vitre du corbillard et observa le cercueil d'Alice. La tôle noire et le capitonnage violet soulignaient la clarté du bois brut. Enfin, un des employés s'installa au volant et, quand le corbillard fit marche arrière, tout le monde s'écarta.

Mon oncle, ayant appris que nous avions trois heures pour nous avant la crémation et qu'Angèle avait besoin de se délasser, proposa de passer à l'appartement. Un homme attendait sur le palier. Lorsqu'il vit mon oncle essayer la serrure du haut avec une des clés du trousseau, il s'approcha de lui et, sans dire son nom, se présenta comme un commerçant. Il n'avait peut-être pas bien estimé l'émotion qui était la nôtre ce jour-là, mais, en se montrant si tôt, il devançait ses concurrents qui, tout en donnant l'illusion de respecter le deuil des familles, agissaient comme de véritables requins. Il voulait juste entrer pour voir le mobilier et les effets qui appartenaient à la défunte et dont la famille n'avait que faire. Ses offres étaient avantageuses, mais il ne prenait ni habits ni livres. Sans cesser de parler, il surveillait la silhouette légèrement voûtée d'Angèle et semblait s'étonner que la propriétaire de l'appartement fût ici, devant chez elle, et non dans sa tombe. Mon oncle était venu à bout des trois serrures et, d'une voix posée, déclara au brocanteur que ses collègues et lui allaient devoir patienter, que, si sa sœur, qui vivait ici la veille encore, était morte, une autre sœur y vivait toujours. Il attendit ensuite le départ de l'homme pour ouvrir la



porte et révéler que les brocanteurs de la Côte d'Azur sou-doyaient les employés des entreprises de pompes funèbres afin de connaître l'adresse des cavernes d'Ali Baba où ces derniers avaient le matin même enlevé un corps. Ma précédente visite remontait à une quinzaine d'années. Pendant ces quinze années, les deux femmes étaient passées de la gêne à l'aisance grâce au décès d'Armelle, la sœur de Paris, qui avait testé en leur faveur. Elles avaient emménagé dans un appartement du centre-ville qu'elles remplirent avec des meubles vernis, des bibelots innombrables et clinquants et, chaque fois qu'elles rentraient du marché, ravies d'avoir obtenu pour trois fois rien les tomates trop mûres et les pommes flétries qu'elles mangeaient depuis toujours, le canapé, les rideaux, les tentures, les guéridons et les lampes leur présentaient les signes authentiques d'une opulence lourde et factice qu'elles contemplaient comme un trésor.

Il régnait dans l'appartement une odeur écœurante de café réchauffé et de frigo ouvert. Ma tante avait disparu dans sa chambre et mon oncle et mon cousin avaient entassé des papiers sur un bureau. Je choisis un fauteuil au cuir usé, fendillé, troué par la braise des cigarettes et j'eus aussitôt l'impression d'être entraîné vers les profondeurs, dans l'espace tiède et poussiéreux qui était celui d'Alice quand elle s'endormait devant la télé. Vues d'ici, les tables et les étagères révélaient les roses des sables, les œufs de reptiles, les coraux débités en tranches, une panoplie d'objets que j'avais déjà admirée chez des gens qui s'étaient épuisés à survoler le monde à bord de charters. Mais, alors que les adeptes des voyages organisés finissaient par rester chez eux quand ils devenaient trop vieux pour supporter le décalage horaire, les écarts de températures ou les pluies de mousson, Alice et Angèle

s'embarquaient encore dans des croisières, bien que l'une fût presque aveugle et l'autre presque sourde, et j'avais l'image d'elles sur le pont d'un paquebot, avançant à grand peine, comme ces mendiants des tableaux de Bruegel, dans leur marche hérissée de béquilles, collés ensemble au point de ne faire qu'un, hurlant, trébuchant et finalement heureux d'être là. En réalité, elles avaient commencé à espacer les départs et voyageaient désormais en France avec leur voiture. Peu avant sa mort, Armelle, qui n'avait aucun goût pour les expéditions fastidieuses de ses sœurs et qui avait en horreur les contrées tièdes et colorées, mais rêvait depuis toujours du Grand Nord, fit le projet d'accoster l'archipel du Spitzberg. À défaut de banquise, elle avait grimpé pendant des années les sentiers abrupts qui partaient de son chalet de Haute-Maurienne et la conduisaient sur des glaciers, mais, depuis peu, son corps vieillissant ne supportait plus l'altitude et elle avait arrêté les courses en montagne. Taisant les sarcasmes avec lesquels elle commentait habituellement les loisirs de ses sœurs et oubliant qu'elle avait naguère encore, après une croisière au large du Venezuela longue et fatigante, félicité celles-ci pour la sage décision prise de ne plus repartir, elle leur imposa ce voyage dans ce territoire désolé, saturé de glace en surface, de charbon dans ses profondeurs, et peuplé de renards polaires et de mineurs soviétiques. Au retour, Armelle jura qu'elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau tandis qu'Alice et Angèle, déçues par la nourriture, par le mauvais temps, par le soleil de minuit noyé sous les nuages, déclarèrent simplement qu'elles avaient été contentes d'avoir accompagné leur sœur dans son rêve mais que, ayant eu très froid, elles n'avaient pas pris de photos et n'avaient presque rien acheté. Et ce fut en vain que, dans la salle de séjour et dans le couloir desservant

les chambres, je cherchai un objet issu de l'archipel. Pourtant, les trois sœurs, qui n'avaient pas été les premières touristes à débarquer au Spitzberg, avaient forcément découvert sur le port de Longyearbyen, ou dans les boutiques du bateau, les traces d'un artisanat boréal, quelques mèches de poils d'ours blanc, que l'on avait tressées, quelque ossement de mammifère marin, que l'on avait sculpté, et qu'elles avaient posé sur le laqué d'un meuble, au milieu des grigris achetés à Bali ou à Tozeur... La chambre d'Alice avait été nettoyée et rangée par la concierge de l'immeuble qui était venue dans la matinée à la demande de mon oncle. Là, il n'y avait ni lampe de chevet ni bibelots. Juste quelques livres par terre et, collée à un mur, une table étroite surmontée d'une housse. La housse dissimulait un appareil doté d'un écran, d'une grosse ampoule et d'un plateau métallique qu'un ressort appuyait sur une loupe. Après avoir actionné l'interrupteur, alors qu'une lumière lointaine et froide éclairait l'écran et qu'un ventilateur discret s'était mis en marche, je me rappelai que mes tantes avaient commandé sur un catalogue cette machine de fabrication allemande, qu'elles avaient payée très cher, et grâce à laquelle Alice put continuer à lire dès qu'elle eut des problèmes de vue. Pendant les dernières années de sa vie, ma tante s'assit à cette table deux ou trois heures par jour et, torturant un livre pour le faire tenir sous la loupe, retrouvait dans une présentation convenable à ses yeux déficients, les romans de Cronin ou de Slaughter, dont elle ne s'était jamais lassée, et que, après une ultime lecture, elle avait abandonnés sous la table où ils formaient une pile bancale. À la suite d'interminables contorsions le dos de ces livres s'était creusé, la reliure s'était fendue, des pages s'étaient détachées, le tout menaçait de s'écrouler à tout moment, et la femme de ménage,

ayant reçu l'ordre de ne rien laisser traîner mais, n'osant pas jeter ces livres, bien que, à ses yeux, ils fussent morts comme l'était ma tante, avait bloqué la pile contre le mur au moyen d'un superbe caillou bizarrement taillé qui, la veille encore, se mêlait peut-être aux bibelots de la salle de séjour.

Les employés des pompes funèbres nous avaient donné rendez-vous sur le parking du crématorium, à la sortie de la ville. Il faisait nuit mais des ampoules vissées dans le sol éclairaient un bâtiment de béton qui ressemblait à un supermarché fermé. Le corbillard arriva peu après nous, par une petite route que nous n'avions pas vue et au bout de laquelle les cimes enneigées des Alpes brillaient d'une lumière infime. Il roulait si lentement qu'il ne lui fut pas nécessaire de ralentir pour s'engager sur le parking. Les cinq employés descendirent l'un après l'autre, avec maladresse, comme s'ils étaient assommés par un long voyage. La nuque enfoncée dans le col de leur veste, ils allumèrent des cigarettes et entamèrent une conversation en balançant leur corps sur une jambe puis sur l'autre. L'ordonnateur des pompes funèbres se détacha du groupe et s'approcha de nous pour la troisième fois. Sa tête penchait légèrement vers une épaule et son visage avait repris un air contrarié. L'homme commença un discours à voix basse afin de nous expliquer que les employés du crématorium avaient un peu de retard, avant de se tourner vers mon cousin et moi et d'ajouter que, si nous avions une longue route à faire, nous pouvions partir. La silhouette de l'ordonnateur m'était devenue familière, son visage, sa voix, son costume, aussi, mais une transformation s'était opérée pendant l'après-midi, quelque chose d'à peine perceptible, qui tenait de la fatigue, ou de la tristesse, comme si, pendant les heures passées en notre absence, l'homme avait charrié des dizaines

de cercueils, il avait eu avec ses collègues une conversation pénible ou encore une dispute avec son patron. En réalité, le premier apéritif de la soirée, suivi d'un autre, de deux, peut-être, à défaut de l'enivrer, l'avait replongé insensiblement dans l'espace de sa seconde nature, qui était celle d'un alcoolique, et sa physionomie tout entière était devenue, entre son métier et son vice, le terrain d'une lutte discrète. Caché derrière son costume gris bleu, sa cravate, son air contrarié, l'ordonnateur, qui se savait protégé par la mort des uns, par le chagrin des autres, et qui menait en toute impunité le naufrage de sa propre vie, se croyait invisible et hors d'atteinte.

